

La Mue du S ou Danser la folie, danser la vie

« Alors la lumière s'est faite en moi et je suis devenu ce que je suis »,
Notes d'un fou, Léon Tolstoï

La dernière danse en public de Vaslav Nijinski (1889-1950) a eu lieu le 19 janvier 1919 avant d'être interné, quelques mois après la fin du premier conflit mondial, un point final à son itinéraire dansant en réponse à sa prise de conscience radicale de la folie des hommes. Cent ans après cette dernière danse, Mathilde Laroque prend le risque – réussi – de se confronter, pour la seconde fois, à la figure charismatique de celui qui a révolutionné l'histoire de la danse au début du XX^{ème} siècle. Après son projet participatif et pluridisciplinaire *Le S de l'ange* créé en 2016-2017 qui proposait à des amateurs de tout âge de se réapproprier le Saut de l'ange de Nijinski exécuté dans *Le Spectre de la Rose* en 1911 et les thématiques de ses *Cahiers*¹, elle s'engage ici dans une continuité avec un nouveau travail chorégraphique sous forme de solo, centré sur la personnalité paradoxale, à la fois sombre et lumineuse, de Nijinski.

Basée sur une analyse fine des sources produites par et sur le danseur, *La Mue du S* est une plongée dans les méandres de l'esprit nijinskien. Vouant une passion au danseur, tant sa vie – qui fait une grande place au mystère et à l'imagination – que sa danse – Mathilde Laroque entreprend ici de mêler ces deux aspects. S'appuyant sur des observations du dossier médical du danseur qu'elle a pu consulter au Centre psychiatrique de Münsingen en Suisse en 2015, ainsi que sur les *Notes d'un fou* de Léon Tolstoï, l'auteur fétiche de Nijinski, les travaux théoriques de Michel Foucault et son *Histoire de la folie* ou encore ceux du professeur de psychologie clinique Philippe Lekeuche², elle questionne notre rapport intime à la folie et les frontières qui nous en séparent ou nous y plongent profondément.

Mathilde Laroque, en complicité avec Gabriella Koutchoumova pour la mise en scène, a opéré un grand travail de transformation corporel, gommant sa féminité pour faire advenir un corps androgyne, qui joue volontairement sur le trouble des genres. Il s'agit bien, en ce sens d'une mue, d'une nouvelle peau, d'une métamorphose qui l'a fait aussi se dépouiller des artifices de la danse, entremêlant en même temps la brutalité et la subtilité des gestes de la « folie » (tressaillement, tremblement, apathie, répétitions, état catatonique, etc.).

¹ Vaslav Nijinski, *Cahiers*, Arles, Actes Sud, 2000.

² Lekeuche Philippe, « Avec le schizophrène : la rencontre par excellence », *Cliniques méditerranéennes*, 2011/2 (n° 84), p. 169-183. DOI : 10.3917/cm.084.0169.

S'appuyant sur un vestiaire reconstitué³ dans les tons blanc, marron et rouge qui s'harmonisent avec les briques de la Mezzanine⁴, la danseuse ne cesse de jouer sur les opposés, comme Nijinski vivait (comme nous vivons ?) peut-être les paradoxes de la vie et la tension permanente entre deux pôles : la perte et l'accumulation, la dispersion et l'amoncellement, la séparation et la rencontre, la contention et la liberté. Mathilde Laroque a choisi d'incorporer le Nijinski dansant en se réappropriant les gestes latéraux, puissants, de *L'Après-midi d'un Faune*, mais en estompant les dimensions érotique et sensuelle pour leur donner un nouveau sens, plus brut. C'est un parti pris esthétique audacieux. Elle fait aussi, et surtout, revivre le Nijinski hors scène, celui de ses *Cahiers*, prisonnier de ses démons, avec un corps incontrôlé qui cherche de manière obsessionnelle le calme.

Dans le cadre du festival *Legs* à la Raffinerie-Charleroi Danse, dont une partie des spectacles vise à interroger notre rapport à l'histoire et aux héritages dansés, Mathilde Laroque propose un portrait de la folie qui nous renvoie à nos propres interrogations. *La Mue du S* est une pièce sur le temps brouillé de la « folie », dans une époque à toute allure : le temps délié, le temps suspendu, le temps retenu, qui résonne indéniablement avec le corps délié (la longue scène d'ouverture qui accueille le spectateur), le corps suspendu (on pense à cette belle scène du pont), le corps retenu de la danseuse, culminant dans une figure finale éprouvante, qui en dit long sur la tension intérieure du personnage.

Nijinski, dont la vie se déploie précisément au moment des deux guerres mondiales et de la révolution russe, avait une conscience aigüe et incorporée du monde et de ses douleurs. On sort de *La Mue du S* comme d'un rêve – ou d'un cauchemar ? – avec, entre les mains, un fil tendu depuis un siècle par Nijinski lui-même qui viendrait hanter le plateau. Ce fantôme dansant nous parle de confrontations à nos peurs, d'émancipation et de métamorphose pour vivre, calmement ou intensément, le présent.

Avril 2019.

³ Voir par exemple la photographie de Nijinski, tout de blanc vêtu, dans un costume de scène pour *Jeux : poème dansé*, Charles Gerschel, 1913, sur Gallica, Bibliothèque Nationale de France, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b70025786.r=nijinsky?rk=300430;4>, consulté le 8 avril 2019. Ou la photographie de Jean Manzon, « Nijinski, le dernier saut de l'ange » de 1939 prise au Centre psychiatrique de Münsingen où il était interné à ce moment et où il portait un costume de ville. Le blanc renvoie à la tunique blanche qu'il portait lors de sa dernière danse exécuté en public le 19 janvier 1919 à Saint-Moritz en Suisse, mais aussi, plus généralement, au blanc des hôpitaux, des enterrements ou des baptêmes selon les cultures, refermant le cycle de la transmutation vie-mort-renaissance, symbole de la mue.

⁴ Nom de la salle de La Raffinerie dans laquelle Mathilde Laroque a présenté la première de *La mue du S* au festival LEGS de Charleroi danse.